



Nîmes, Temple de l'Oratoire, 22 octobre 2017

Frères et Sœurs, Frères et Sœurs en humanité, Frères et Sœurs en Christ,

Après la célébration que nous venons de vivre, ce culte auquel nous venons de participer ensemble, même ni nous n'en avons pas tous effectué ou partagé avec une égale implication tous les gestes, après cette célébration j'éprouve quelque difficulté à m'exprimer au nom de la communauté catholique pour reconnaître la signification exceptionnelle de l'événement, cette commémoration du 500^e anniversaire de ce qu'il est convenu d'appeler la Réforme. Ce n'est pas que je sois insensible à la demande qui m'a été adressée ; au contraire je vous en remercie très sincèrement.

Mais il m'arrive d'avoir, même au cours des célébrations, ce que l'on appelle des distractions. Mon esprit se laisse entraîner par moments à 400 ou 450 km d'ici, – non pas en direction de mon Pas-de-Calais natal - mais en altitude, dans l'espace, près de cette station internationale d'où les astronautes nous ont fait participer à leur mission de façon si attrayante. Ils nous décrivent à loisir le contraste entre notre modeste planète si foisonnante de vie et le reste de l'Univers connu. Ils comparent volontiers notre Terre si fragile à un gros vaisseau spatial sur lequel nous sommes tous embarqués sans nous être choisis. L'humanité apparaît solidaire dans son destin et de là-haut les continents ne laissent pas percevoir le tracé des frontières ni les divergences confessionnelles...

Un secret enveloppe notre humanité, un mystère nous habite... Y est-on plus sensible là-haut qu'ici-bas ? Je ne sais... Ce secret, ce mystère, beaucoup le désignent du nom de « Dieu ». Il est étonnant que lorsque ce mot est prononcé, nous avons le sentiment de percevoir de quoi ou plutôt de qui il s'agit, alors même qu'il est par définition, si l'on peut dire, au-delà de toute définition, qu'il est l'indicible, l'inconnaissable, l'au-delà de tout. Quand nous parlons de lui, c'est en sa présence. Il est seul à vraiment connaître le sujet, si l'on peut dire encore, et pourtant il est silencieux, comme s'il nous faisait confiance pour balbutier quelque propos à son sujet.

La tradition biblique l'évoque comme le buisson ardent qui brûle sans se consumer, comme la brise légère, comme le rocher ou comme le vent puissant qui repousse la mer, elle le reconnaît comme le berger qui rassemble son troupeau dispersé, comme celui qui ne peut pactiser avec le mal ni supporter l'injustice mais qui patiente et prend pitié, ne désespérant jamais du retour - de la conversion - de l'homme pécheur. Il ne cesse de vouloir nous adresser la parole, il attend notre réponse, il convie tous les peuples à son repas sur sa montagne (Cf. Es 25), il désire nous faire partager sa vie, il veut mettre en nous un cœur nouveau, il nous appelle à recevoir un esprit nouveau (Cf. Ez 36), il voudrait nous voir l'aimer et nous aimer les uns les autres comme il nous aime.

Quel secret nous enveloppe ! Quel mystère nous habite ! Le point d'interrogation se mue en point d'exclamation, tant la révélation du Dieu trois fois saint porte à l'émerveillement, à l'action de grâce et tout à la fois suscite en nous la confusion et la reconnaissance de notre condition pécheresse. « Qu'est donc l'homme pour que tu penses à lui, l'être humain pour que tu t'en soucies ? » (Ps 8, 5) et aussi « Malheur à moi ! Je suis perdu car je suis un homme aux lèvres impures et mes yeux ont vu le roi, le Seigneur, le Tout-Puissant » (Es 6,5) et encore « Prends pitié du pécheur que je suis » (Lc 18,13 ; Cf. Lc 5,8)

Nous le croyons, ce développement de la Révélation culmine dans la personne de Jésus, dans ses années de vie cachée, dans sa prédication et ses gestes publics, dans sa proximité envers les petits et les pauvres, dans l'appel et la formation de ses disciples, dans ses options et ses engagements, dans sa passion, sa mort en croix, le mystère de sa résurrection et le don de son Esprit. Il est le Visage du Père

(Cf. Jn 14,9), il est le Verbe fait chair (Cf. Jn 1,14), il est la Parole de Dieu au cœur de l'existence chrétienne, il est, il devrait être toujours davantage au cœur de notre existence.

Notre histoire humaine demeure troublée par le mal, par les affrontements, les divisions, les ambitions, les rivalités de toutes sortes, elle demeure tragique et souvent sanglante. Mais nous croyons qu'elle est promise à un accomplissement, à la pleine révélation des fils de Dieu, que la création tout entière attend en gémissant dans les douleurs de l'enfantement (Cf. Rm 8,22). La cité terrestre est en cours de renouvellement, la Parole qui a été semée produit du fruit. Le bon grain et l'ivraie peuvent bien croître l'un et l'autre..., au terme se révélera pleinement la victoire du Ressuscité. Il est le centre du genre humain, la joie de tous les cœurs et la plénitude de leurs aspirations (Cf. Vatican II, L'Eglise dans le monde de ce temps, n°45 §2).

A notre modeste échelle, nous-mêmes et nos communautés nous efforçons de répondre de notre mieux à l'appel reçu, rien moins que l'appel à la sainteté, l'appel à aimer comme le Seigneur nous aime. Nous tâchons de refléter pour ceux qui nous entourent et pour la société la lumière du Christ, la lumière de l'Evangile. Il ouvre des perspectives sans limites à nos activités quotidiennes les plus banales comme à nos projets les plus originaux. « Tout ce que vous pouvez dire ou faire, faites-le au nom du Seigneur Jésus, en rendant grâce par lui à Dieu le Père » (Col.3, 17) Ce faisant, nous apportons aussi à la société elle-même des éléments de grande importance pour sa cohésion en cherchant à promouvoir le respect de la dignité de toute personne. Est-il nécessaire de détailler tout ce qui se vit ici à Nîmes, tout ce que nous vivons ensemble ou dans la reconnaissance mutuelle de nos perspectives et la convergence de nos efforts, notamment dans le domaine de la solidarité, particulièrement en matière d'accueil de l'étranger ?

Si la joie de l'Evangile nous habite et nous inspire, si elle nous porte à l'action de grâce, comment ne pas désirer aussi qu'elle se propage ? Et nous ne pouvons que nous joindre et nous rejoindre dans la prière du Christ : « qu'ils soient un, pour que le monde croie, qu'ils soient un comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi... » (Cf. Jn 17, 21)

A travers moi, vous souhaitez entendre un témoignage de la communauté catholique de Nîmes. Si le ministère que j'ai reçu me donne mission de la représenter, je sais bien aussi que je ne suis pas représentatif ! Aussi me contenterai-je de mentionner quelques éléments de mon itinéraire personnel. J'appartiens à cette génération de catholiques qui ont vécu le concile Vatican II au moment de leurs études supérieures, j'appartiens à cette génération de séminaristes qui ont fait leur théologie quelques années après sa clôture. Déjà l'étude de l'Ecriture sainte prenait une place grandissante et faisait référence aux exégètes tant catholiques que protestants. Et nous avons ouvert avec empressement le premier fascicule de ce qui allait devenir la TOB, la traduction et l'annotation communes de l'épître aux Romains, ce qui avait valeur de test pour évaluer la possibilité de mener à bien l'ensemble du travail. Nous avons connu l'arrivée de la traduction commune du Notre Père, celle que nous allons reprendre d'une façon modifiée dans quelques semaines.

La place et la signification du baptême dans la vie du chrétien était mises en valeur. Saurons-nous toujours mieux en tirer les conséquences et surtout en vivre selon les orientations de l'Apôtre ? « Vous avez revêtu l'homme nouveau, celui qui, pour accéder à la connaissance, ne cesse d'être renouvelé à l'image de son créateur ; là il n'y a plus grec et juif, circoncis et incirconcis, barbare, scythe, esclave, homme libre, mais Christ : il est tout et en tous » (Col.3,11)

En Histoire de l'Eglise on nous recommandait un ouvrage du Professeur Jean Delumeau, « Naissance et affirmation de la Réforme », ouvrage qui venait alors de paraître et qui a connu de nombreuses rééditions depuis. Son chapitre sur Luther se termine par ces lignes : « ... il avait retrouvé les accents de saint Bernard pour parler de la toute-puissance divine ; il avait insisté sur la confiance que le fidèle

doit avoir dans l'infinie bonté de Dieu ; il avait rendu les offices plus intelligibles aux gens simples, largement contribué à la diffusion de la Bible, enseigné le catéchisme. Hélas, par son action, l'unité de la chrétienté occidentale se trouva brisée. Mais Rome avait-elle fait tout ce qu'il fallait pour garder Luther ? » (2^e éd., 1968, p.109) Au cours d'une période de reprise d'études à Paris quelque quinze ans plus tard des enseignants me firent partager leur conviction selon laquelle les relations œcuméniques ne relèvent pas des affaires extérieures – des « affaires étrangères » - de l'Eglise catholique mais qu'elles sont internes à nos Eglises parce qu'il s'agit de l'Eglise du Christ et que le Christ n'est pas divisé (Cf. 1 Co 1,13).

Cela étant, mon intérêt pour l'œcuménisme demeurait passablement théorique. Je ne pouvais imaginer que l'appel du Seigneur et l'obéissance au Pape allaient me faire arriver dans le Gard, à Nîmes, et du même coup me faire prendre une conscience plus concrète et donc plus vive et plus douloureuse de la réalité de nos divisions. J'allais découvrir la complexité des situations et des contextes ainsi que l'épaisseur de l'histoire. Dès les premières heures je fus informé des événements les plus tragiques de l'histoire locale. Et au fil des mois et des années, les visites pastorales me confrontent à la persistance de nos divisions, elles me font ressentir « l'infidélité de notre désunion », pour reprendre l'expression du Père Couturier. Je n'ai pas à chercher très loin matière à la prière que la liturgie de la messe nous fait réciter : Pour que ta volonté s'accomplisse, conduis ton Eglise vers l'unité parfaite.

En cette année 2017, en dépit de ce que je m'étais promis d'étudier, j'ai lu fort peu de choses sur la recherche et la démarche de Luther. Suffisamment cependant pour réaliser qu'en 1517 il ne voulait pas rompre avec l'Eglise, qu'il ne voulait pas en fonder une nouvelle mais qu'il aspirait ardemment à un renouvellement de toute la chrétienté dans l'esprit de l'Evangile. Il voulait une réforme substantielle de l'Eglise et non une réforme qui briserait son unité. Les jugements biaisés par la polémique qui se transmettaient depuis des générations en milieu catholique sur l'œuvre de Luther sont à leur tour critiqués, révisés, réévalués. Un catholique d'aujourd'hui doit se laisser interroger par une déclaration comme celle de Benoît XVI à Erfurt en septembre 2011 : « Ce qui a animé Luther, c'était la question de Dieu, qui fut la passion profonde et le ressort de sa vie et de son itinéraire tout entier. 'Comment puis-je avoir un Dieu miséricordieux ?' Cette question lui pénétrait le cœur et se trouvait derrière chacune de ses recherches théologiques et de ses luttes intérieures. [...] Que cette question ait été la force motrice de tout son itinéraire, me touche toujours à nouveau profondément. Qui, en effet, se préoccupe aujourd'hui de cela, même parmi les chrétiens ? Que signifie la question de Dieu dans notre vie ? dans notre annonce ? » (Documentation catholique 2477, 6 novembre 2011, p.932)

Oui, un secret nous enveloppe, un mystère nous habite. Que signifie la question de Dieu dans notre vie ? Jésus Christ est le visage de la miséricorde du Père. Elevé de terre il attire à lui tous les hommes (Cf. Jn 12,22). Que son Esprit nous donne la force de connaître la longueur, la largeur, la hauteur, la profondeur, les dimensions sans limites de son amour qui surpasse toute connaissance, afin que nous soyons comblés jusqu'à recevoir toute la plénitude de Dieu (Cf. Eph. 3, 19) !

En comparaison de cette connaissance à laquelle nous adhérons dans la foi, nos différences, nos divergences se trouvent ramenées à de plus modestes proportions, tandis que notre prière doit se faire plus instante et que notre engagement se veut plus déterminé. En cinquante ans, les questions et les préoccupations ont considérablement évolué. Des divergences anciennes demeurent. Des difficultés nouvelles sont apparues. Les Eglises peinent parfois à parler d'une même voix en matière éthique. Nous ne partageons pas forcément une vision commune de l'unité des chrétiens. Les formes de pensée relativistes se satisfont du pluralisme et soupçonnent volontiers la recherche d'unité visible. Plus grave peut-être encore sur un autre plan l'écart que l'on constate entre les responsables et les autres fidèles : s'il est bon que les responsables d'Eglise se rencontrent, l'ensemble des fidèles est-il

vraiment soucieux de les accompagner sur le chemin ? De beaux textes sont élaborés mais les consensus différenciés apparaissent bien subtils et à distance des préoccupations quotidiennes. Et puis l'Adversaire, le diviseur, n'est-il pas toujours à l'œuvre ? Sommes-nous vraiment totalement délivrés des rivalités et des méfiances passées ?

La commémoration qui nous réunit aujourd'hui ne peut pas laisser dans l'ombre les drames, les crimes, les fautes, celles des autres et les nôtres. Nous demandons que leur poids ne grève pas indéfiniment le climat de nos relations. Nous demandons au Seigneur que sa miséricorde renouvelle nos attitudes et que nos rapports deviennent toujours plus fraternels. La commémoration de ce jour est aussi très légitimement animée par la reconnaissance et l'action de grâce pour le mouvement œcuménique, pour le dialogue qui s'est développé au vingtième siècle et qui se poursuit. Je me permets de reprendre une réflexion parue dans la revue « Unité des chrétiens » : « Aucune Eglise n'est trop riche pour qu'elle n'ait pas besoin d'enrichissement de la part d'autres Eglises. Mais aucune Eglise n'est trop pauvre pour qu'elle ne puisse pas donner une contribution particulière pour le rétablissement de l'unité de l'Eglise ». (Unité des chrétiens, octobre 2017, n°188, p.31) La commémoration de ce jour s'inscrit enfin dans cette attente active des veilleurs que nous devons être, celle des serviteurs qui ont confiance dans la parole de leur maître, ce maître qui les appelle ses amis et les fait entrer dans sa joie (Cf. Lc 12,37 et Jn 15,11-15).

Quand toutes choses lui auront été soumises, le Fils lui-même se soumettra à Celui qui lui a tout soumis, pour que Dieu soit tout en tous (1 Co 15, 28)... Alors, comme le disent des prières du Missel romain, au cœur de la création nouvelle nous pourrons chanter vraiment l'action de grâce du Christ à jamais vivant, nous pourrons célébrer l'unité enfin accomplie avec lui et en lui, nous pourrons célébrer la paix définitivement acquise par lui, à la gloire de Dieu le Père.

+ Robert WATTEBLED

Evêque de Nîmes